

Les travaux sont nécessairement lents, parce qu'ils se font dans des cavernes souterraines, et qu'il faut constamment miner dans le roc.

* *

Les lauriers de l'ingénieur Eiffel empêchent les autres nations de dormir. C'est à qui trouvera mieux. Je crois que c'est l'américain qui aura la palme. Voici son idée pour la Grande Exposition de 1892. Il ne s'agit pas d'une tour ; mais d'une sphère : une boule en acier de 500 pieds de haut représentant la terre avec toute l'exactitude physique possible. Naturellement on y ferait entrer le plus de verre possible pour la rendre transparente. On y verrait les fleuves, les montagnes, les limites des pays, les villes, les chemins de fer du monde entier dans leur position vraie. Bien plus, au moyen d'ascenseurs, de ponts et de galeries on pourrait communiquer d'un pays à l'autre, l'explorer comme le voyageur qui fait son tour du monde.

Voilà pour l'extérieur. Quant à l'intérieur, c'est bien une autre affaire. On construira des chambres, de manière que vis-à-vis chaque pays, on puisse installer une petite colonie d'indigènes, avec le costume national et l'aménagement d'une maison ou d'une hutte propre à ce pays, et contenant les produits qu'on y trouve.

Qu'on batte cela !

* *

L'industrie humaine n'a plus de bornes. Jusqu'à présent on posait bien des yeux, des dents, une moustache, des cheveux. Mais des joues ! Bien des femmes sont désolées de leur maigreur. Elles ont des joues creuses, ridées qui commettent sur leur âge d'impardonnables indiscretions. Eh bien, l'on fabrique des bourrures de joues en liège. Le petit coussinet se pose en dedans de la bouche ; on l'attache à la mâchoire comme un faux palais de dents postiches.

Pour l'effet voulu, c'est tout à fait supérieur à l'élixir Brown Sequart.

* *

L'élection pendant dans le comté de Richelieu me met en mémoire un incident très gai de cet été que j'ai entendu raconter quelques jours après. Du reste, *Honni soit qui mal y pense*.

Cinq ou six amis partent de Bekeil pour Sorel dans le yacht des MM. Black, de St. Jean. Après la descente de l'écluse de St. Ours, l'aiguillon de l'appétit ayant devancé l'aiguille du cadran, les estomacs trop bien ouverts sonnent à tout hasard l'heure du lunch. On décide d'atterrir pour jouir convenablement de la cérémonie. Les excursionnistes se trouvent en face d'une maisonnette très gaie, très propre, et se disent que la politesse exige d'eux une visite au propriétaire du rivage dont ils se servent. On est toujours assuré d'être reçu poliment chez un habitant. Le fait est que le fils aîné de la maison, un beau garçon de 18 ans, était déjà accouru pour leur prêter main forte.

Ces messieurs entrent et font la présentation. C'est Bergeron qui a la parole :

— Mesdames et messieurs, dit-il, permettez-moi de vous présenter :

« L'hon. M. J. A. Chapleau, ministre à Ottawa.

« L'hon. M. A. Lacoste, sénateur.

« L'hon. M. J. A. Ouimet, orateur de l'Assemblée Législative.

« M. Black, millionnaire de St. Jean.

« Le Boss Dansereau de Montréal.

« Et moi, membre pour Beauharnois. »

— Ta, ta, ta, reprend le brave cultivateur, vous êtes tous des bavards. C'est vrai que vous êtes bien habillés, mais vous m'en faites accroire.

Tout ça dit de la meilleure humeur du monde ; car il ajouta immédiatement :

— N'importe, nous allons prendre un petit coup.

Puis se tournant vers celui qu'on lui avait dit être M. Chapleau :

« Vous n'êtes pas M. Chapleau, vous. Tout le monde sait que M. Chapleau a des grands cheveux et vous, vous n'avez les cheveux rien que comme les autres. »

Cela n'empêcha pas une plus ample connaissance. Le maître de la maison s'appelait M. Paul Laviolette. Les excursionnistes étaient dans la paroisse de St. Roch, comté de Richelieu. Justement, il y avait une élection dans le comté et M. Laviolette était un libéral avancé.

Quand ils se séparèrent, M. Laviolette était bien convaincu de l'identité des messieurs qu'on lui avait présentés, car c'étaient bien eux, en effet.

Mais en partant, M. Laviolette tira M. Chapleau à l'écart :

— Dites donc, vous qui avez bien de l'influence, comme vous passez par Sorel, tâchez donc que ça soit un libéral qui soit choisi cette année.

* *

Je sors du bureau de *La Presse* où je viens de saisir une conversation de chasse entre un inconnu et Nantel.

L'inconnu lui apporte une nouvelle de chasse.

— Tenez, voilà le canard ; mais j'ai fait un coup extraordinaire. Je l'ai tué avec une balle à trois arpens. Vous voyez le trou de la balle.

— C'est en effet admirable, dit Nantel de son air pas convaincu.

— Tâchez donc d'annoncer cela dans la meilleure place de votre journal. Mon nom est Pierre X... Ça me fera du bien et à vous aussi.

— Je ferai mieux que cela, reprend Nantel, je vais mettre votre *Canard* en grosses lettres noires.

Cela n'empêche pas qu'il a reculé devant la responsabilité et que le SAMEDI est obligé de la prendre à sa charge. Ah ! ce n'est pas une sinécure que le SAMEDI !

TOUCHE À TOUT.

La salle du restaurant est remplie de dîneurs, quand un coup de revolver part de l'un des coins.

Le propriétaire.—Hello ! Qu'est-ce que c'est que cela ?

Le garçon.—Ce n'est rien, j'avais échappé une cartouche dans le potage et l'un de ces messieurs l'a écrasée entre ses dents.

LA PUISSANCE DE LA FEMME

Je ne sais pas très exactement si les lois ont fait à nos mères, à nos épouses et à nos filles, une part d'influence conforme aux droits de la justice, mais ce que je constate c'est que les femmes règnent partout dans notre société.

Les mœurs et les habitudes qui sont bien autrement puissantes que les législations leur ont attribué une souveraineté qui va jusqu'à être une immunité périlleuse ; car le pouvoir qu'elles exercent est sans contrepoids, attendu qu'il est, doté du plus précieux des attributs, celui de l'irresponsabilité.

Quand la femme obéissant au besoin de recueillir des hommages, à compromis, ne fût-ce que par sa légèreté, l'honneur du foyer domestique, qui est-ce qui est puni par le ridicule ? le mari.

Quand les inspirations dangereuses de l'amour-propre poussent une femme à donner à son mari la passion des situations sociales élevées et qu'il échoue, c'est l'homme qui est diminué.

Quand les tentations si fréquentes de nos jours conduisent un ménage à obéir au courant qui entraîne vers des habitudes de luxe en disproportion avec les ressources dont on dispose, quand cette conduite imprudente atteint la ruine, c'est-à-dire le résultat fatal qui lui est réservé, les sévérités de l'opinion sont pour la faiblesse ou l'inhabileté du mari. La femme apparaît comme une victime, même alors qu'elle est la cause certaine de toutes les dissipations.

La femme est parmi nous l'image vivante de toutes les forces morales qui séduisent, charment, entraînent, exaltent, idéalisent jusqu'à la matière elle-même ; les femmes adoucissent les mœurs, elles élèvent les enfants, elles soignent les malades, elles inspirent les poètes et les artistes, elles font faire par les hommes ce qu'elles dédaignent de faire elles-mêmes.

Les Orientaux remplissent de femmes le paradis de Mahomet pour leurs joies éternelles après en avoir rempli leur harem pendant leur existence terrestre.

Dans notre société politique, les plus grands hommes d'Etat sont ceux qui eurent une Égérie.

Les plus grands artistes furent ceux qui eurent une Fornarina.

Les plus grands poètes, ceux qui furent inspirés par une muse réelle et visible.

L'érudition de tous les membres de l'Académie des inscriptions et belles lettres serait impuissante à vous donner le nombre des chevaliers et des troubadours qui ont chanté, se sont battus, dans les tournois et ailleurs et sont morts avec l'unique ambition d'obtenir une fleur ou un ruban.

Pierre l'Hermite, saint Bernard et tous les éloquents prédicateurs des croisades n'ont pas envoyé en Palestine autant de croisés que les belles dames implorant ce sacrifice au nom de l'amour qu'elles inspiraient, alors que la voix de la religion restait impuissante.

Quand on veut arracher un secret à un homme d'Etat, on délègue une femme !

Quand on veut préparer un mourant à recevoir un prêtre, on envoie une femme !

Quand on veut recueillir de riches aumônes dans une église, on met l'escarcelle dans la main d'une femme !

Quand on veut avoir des souscriptions nombreuses pour une fête mondaine, on choisit pour patronnes du bal des femmes.

Quand le démon veut séduire une âme prête à lui échapper, il ne se présente jamais que sous les traits d'une femme.

Quand un condamné veut implorer sa grâce auprès d'un souverain, il ne lui envoie jamais son père, son frère ou son fils, s'il a une mère, une épouse, une sœur ou une fille.

Combien de guerres sanglantes ont été entreprises et continuées au prix des plus grands sacrifices d'hommes et d'argent pour satisfaire une haine, un amour, quelquefois le simple caprice d'une femme !

En faire l'énumération ici serait vous raconter au moins la moitié des batailles que les princes se sont livrées, cela serait faire l'histoire du genre humain.

Songez que, même dans l'ancienne Rome, où la femme, avant l'avènement de Jésus-Christ, avait une condition si misérable, si humiliée, elle exerçait une telle puissance par sa séduction que s'il faut en croire certains chroniqueurs contemporains, l'armée romaine se serait montrée plus satisfaite de l'enlèvement des Sabines que de la conquête des Gaules.

La vraie puissance de la femme n'a pas besoin pour s'exercer utilement, d'être armée comme celle de l'homme de fortes et patientes études, de la conquête des secrets arrachés à la science.

Son pouvoir réside dans la connaissance innée qu'elle semble avoir du cœur des hommes, dans sa grâce, dans sa faiblesse elle-même, dans le charme indéfinissable qui en fait auprès de nous à la fois un être dévoué comme une mère, pur comme un ange du ciel, séduisant comme une houri.